

## ZAMBÈZE

## DERNIÈRES NOUVELLES

Nous rendons compte d'autre part du grand deuil de la mission du Zambèze. La mort de Mlle Kiener a dépouillé la station de Mabumbu qu'elle dirigeait avec tant de dévouement. Mlle Kuntz qui la secondait dans sa tâche est elle-même à la veille de rentrer en congé régulier.

Un câblogramme nous a informés que M. Pons, jusqu'à présent missionnaire de Seshéké, avait été désigné par ses collègues pour aller reprendre l'œuvre de Mabumbu.

La Conférence et le Comité se préoccupent de pourvoir à la succession de M. Pons à Seshéké.

Malheureusement les difficultés si considérables de transports ont apporté un sérieux retard au départ de M. le missionnaire Boiteux, de Mme Roulet et de Mlles Saucon et Perrier.

Nous espérons pourtant qu'à l'heure où paraîtront ces lignes, ils auront pu s'embarquer à Lisbonne sur un navire portugais.

Leur arrivée au Zambèze sera saluée par tous avec reconnaissance mais ils ne peuvent être considérés que comme l'avant-garde du véritable renfort dont notre mission zambézienne a absolument besoin, renfort que nous demandons à Dieu, mais que nous supplions tous les amis de l'œuvre de Coillard de nous aider à trouver !

---

**MADemoiselle ELISE KIENER**

*Lettre de M. le Missionnaire J. Bouchet*

Sefula, le 5 mai 1919.

Lorsque, en 1890, Mlle Kiener quittait l'Europe pour le Zambèze, elle le faisait sous sa propre responsabilité. Les médecins, en effet, effrayés par la fragilité de sa santé, s'étaient prononcés contre ce départ, et le Comité n'avait

pu y consentir que lorsque celle qui voulait partir eût assuré qu'elle prenait l'entière responsabilité de ce qui pourrait suivre. C'est dire assez combien étaient amalgamés dans cette personnalité d'élite et la fragilité du corps et le courage physique. Il ne faut pas oublier qu'alors les voyages n'étaient pas encore devenus la chose simple et facile qu'ils sont aujourd'hui. Venir au Zambèze était une affaire devant laquelle même des hommes habitués aux expéditions lointaines hésitaient.

Ce courage remarquable, nous le retrouvons souvent en action dans sa carrière. A plusieurs reprises, Mlle Kiener fit seule le voyage de Kazungula au Bo-Rotsi, à travers les rapides, et cela à une époque où nous n'avions pas, sur les noirs qui servaient de bateliers, l'emprise que nous avons acquise depuis. Elle aimait à raconter, sans du reste y attacher d'importance, comment elle avait habité de longs mois à Sefula, tout au début, dans une chaumière sans porte et sans fenêtre, sauf des ouvertures béantes, alors que la station était le repaire favori des serpents et des léopards. Que de fois n'est-elle pas sortie alors, de nuit, pour éclairer de sa lampe cet autre vaillant, Waddell, qui cherchait pour les tuer à coups de fusil les léopards qui venaient détruire les poules.

Et pourtant Mlle Kiener n'avait absolument rien de l'amazone antique ; elle était très femme, avec toutes les timidités naturelles à la femme. Elle aimait l'ordre jusqu'à la passion. Son idéal du bonheur humain était un petit appartement où tout était exactement à sa place, et dans lequel elle pourrait s'asseoir, dans une toilette sévère mais seyante et méticuleusement propre, pour y vaquer à quelque travail de couture. Il semble vraiment impossible qu'une telle nature ait pu faire ce qu'a fait notre sœur.

A côté du courage physique, elle avait aussi à un très haut degré le courage moral. Elle appartenait encore à la génération qui accordait à « Monsieur le Pasteur », un respect profond, presque superstitieux : cela ne l'empêchait pas, chaque fois qu'elle croyait que son chef de station, ou quelque autre collègue homme ou femme, se trompait de le (ou la) prendre à part pour lui faire part des remarques qui lui semblaient s'imposer. Elle se trompait d'ailleurs parfois, soyons vrai avant tout. Cela n'ôte du reste rien à son courage ; courage d'autant plus remarquable qu'il était plus contraire à sa nature intime.

Un autre trait du caractère de notre sœur était le dévouement, non pas le dévouement bonasse et aveugle qui fait dire qu'une personne est une « bonne âme », mais le dévouement éclairé qui sait dire non, et chercher, sous les apparences, le vrai bien de la cause à laquelle on s'est dévoué. Et voilà pourquoi elle pouvait unir à un amour profond pour les noirs une sévérité que d'aucuns trouvaient excessive, et qui l'était parfois peut-être. Comment celle qui était, si l'on ose dire, ordre et convenances put-elle aimer ainsi les noirs du Zambèze qui sont précisément le contraire ? Ce n'est pas là un des moindres miracles de cette riche nature.

Ce caractère si complexe présentait encore l'opposition d'une générosité très grande, d'un désintéressement absolu, et une parcimonie qui pouvait aller jusqu'à friser l'injustice pour ceux qu'elle employait. Elle pesait et repesait chaque sou qu'elle dépensait ; mais ce n'était que pour pouvoir donner davantage.

Ces différentes contradictions apparentes de son caractère, et d'autres encore que l'on pourrait signaler, venaient toutes de ceci : Mlle Kiener était une conscience. On ne rencontre pas souvent une pareille délicatesse de conscience, même parmi les chrétiens. Elle s'était consacrée à Dieu, et elle maintenait cette consécration, et cette délicatesse de conscience par la prière régulière et la méditation de la Bible. Désormais tout s'explique ; elle était courageuse parce qu'obéissante, sévère parce qu'obéissante, soigneuse de ce qu'elle pouvait avoir d'argent parce qu'elle se considérait comme une économe ayant à rendre compte de sa gestion.

Un tel caractère n'était naturellement pas ce que le monde appelle aimable ; le monde aime ce qui cède, et une conscience pareille ne cède pas. Mlle Kiener n'en était pas moins profondément aimée de ceux qui la connaissaient et savaient l'apprécier, même lorsqu'il leur arrivait de trouver cette conscience un peu trop chatouilleuse à leur gré. Seulement l'amour que l'on avait pour elle avait volontiers quelque chose de réservé ; on avait en quelque sorte trop de respect pour elle pour oser lui montrer son affection. Et je sais qu'elle en a souffert, car cette nature si résolument consacrée était aussi une nature aimante, très aimante même, mais trop timide et réservée pour révéler cette soif d'affection.

En donnant Mlle Kiener au Zambèze, Dieu lui avait donné beaucoup, en nous la reprenant maintenant, il nous ôte beaucoup, et nos âmes sont dans la tristesse. Nous ne voulons pas être égoïstes cependant, mais nous nous souvenons qu'elle était fatiguée, très fatiguée, et que maintenant elle se repose auprès du Sauveur qu'elle a si fidèlement servi.

Sa vie au Zambèze fut une vie de lutttes dures et ingrates, comme la vie de tous ceux qui se sont donnés à ces tribus si remarquables par leur apparente incapacité morale et religieuse. Pourtant Mlle Kiener fut à bien des égards une favorisée à ce point de vue. Comme institutrice, elle a vu un nombre considérable de ses élèves grandir, se développer et devenir des membres utiles de ce pays. Mais même comme évangéliste, elle a laissé une œuvre que nous pouvons tous lui envier. Mabumbu avait subi, sous son ministère, une véritable transformation. Il y a là-bas maintenant tout un groupe, encore petit numériquement, de chrétiens sérieux et zélés qui font plaisir. Dieu veuille que nous ne devions pas les abandonner trop longtemps et que leur vie n'en soit pas compromise.

Et je ne puis autrement que laisser cette note jaillir de nos cœurs en ce moment : Qui la remplacera ? Notre Mission est cruellement décimée ; parfois un doute douloureux se fait jour en nos âmes : avons-nous le droit de continuer à occuper aussi mal un champ que d'autres pourraient occuper mieux peut-être ? Mais, d'autre part, pourrions-nous abandonner toutes nos tombes ? La France, la Suisse et l'Italie ont semé de leur sang ici, allons-nous renoncer au bel héritage auquel ces morts nous donnent droit ? Seulement, il faut bien le dire, nous ne pouvons plus continuer longtemps ainsi. Il y a deux possibilités que nous pouvons entrevoir : ou bien nous serons sérieusement renforcés, ou bien nous aurons ici un réveil puissant qui nous mettra en mains les éléments indigènes qui nous permettront, avec un personnel européen restreint, d'occuper le pays efficacement. Mais, même ainsi, nous devons recevoir du renfort, car nous ne saurions suffire à la tâche, nous sommes trop peu, et nous sommes bien, bien fatigués.

Le Maître le sait, c'est notre assurance, et il y pourvoira. Qui sait si nous n'allons pas assister enfin, ici aussi, aux grands coups de filet qui réconfortent et préparent à de nouvelles conquêtes. En tout cas, ceci est l'œuvre du Maître, et

si nous ne l'avons pas toujours servi avec tout le zèle et la fidélité qu'il était en droit d'attendre de nous, l'œuvre n'en reste pas moins sienne, et c'est sa gloire, non la nôtre, qui est en jeu.

J. BOUCHET.

### LA MORT ET L'ENTERREMENT DU NGAMBELA

La maladie. — Une fin rapide. — Deuil du roi. — Convoi funèbre. — La tombe. — Discours du missionnaire. — Regrets et espérances. — La nation orpheline.

*De M. Ad. Jalla*

Léaluyi, 1<sup>er</sup> avril 1919.

J'ai à annoncer à nos amis un nouveau grand deuil pour la nation, pour l'église, et pour nous personnellement. Le Ngambela est mort vendredi soir, 28 mars.

Il était tombé malade le 22, le jour même de la mort de Mokulwakashiko, le principal ministre du roi après lui. Ces deux mauvaises nouvelles allèrent nous surprendre à Nalolo. Mlle Briod était restée seule ici.

Nous revînmes le 25 au soir, et le lendemain nous allâmes deux fois voir le malade. C'était une pneumonie grave. La maladie suivait son cours, mais chaque jour qui passait nous semblait être une promesse de prolongation de vie. Le docteur du Gouvernement était survenu pour les soins médicaux.

Tout avait été arrangé depuis des semaines pour que nous allâssions à Mabumbu administrer un baptême d'adulte. Nous partîmes le 28, après 4 heures, étant loin de prévoir ce qui allait arriver le soir même. Il en fut de Mokamba ce qu'il en avait été de sa femme Maria, il n'y a pas tout à fait un an : le cœur ne put pas suffire à sa tâche décuplée par la pneumonie.

A Mabumbu, le lendemain, la cloche avait convoqué les chrétiens pour l'examen du candidat, nous nous y rendions quand un de nos garçons, accouru d'ici, vint nous dire : « Le Ngambela est mort, le roi l'annonce au missionnaire ! »

... tristesse remplit nos cœurs ! Quelques